

English across Cultures. Cultures across English. A reader in cross-cultural communication. Ofelia Garcia et Ricardo Otheguy (eds.), 1989, Berlin, New-York; Mouton de Gruyter, 492 p.

Kathleen Connors

Volume 20, numéro 1, 1991

Structures d'arguments et propriétés grammaticales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/602694ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/602694ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0710-0167 (imprimé)

1705-4591 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Connors, K. (1991). Compte rendu de [*English across Cultures. Cultures across English. A reader in cross-cultural communication.* Ofelia Garcia et Ricardo Otheguy (eds.), 1989, Berlin, New-York; Mouton de Gruyter, 492 p.] *Revue québécoise de linguistique*, 20(1), 217–221. <https://doi.org/10.7202/602694ar>

**ENGLISH ACROSS CULTURES.
CULTURES ACROSS ENGLISH.**

A reader in cross-cultural communication.

Ofelia Garcia et Ricardo Otheguy (eds.), 1989, Berlin, New-York;
Mouton de Gruyter, 492 pages

Kathleen Connors

Ce volume est un recueil d'articles traitant de l'anglais, tel qu'il s'emploie dans des sociétés diverses. Il est divisé en deux parties principales, dont les titres correspondent à celui du livre. Chaque partie, à son tour, a deux sections: dans l'ordre, «The impact of differences in socio-cultural backgrounds of interlocutors on communication in English: socio-pragmatic constraints», «The impact of differences in socio-political realities on communication in English: macro-societal constraints», «The impact of differences in socio-linguistic backgrounds of interlocutors on communication in English: ethno-linguistic constraints» et enfin, «The impact of differences in socio-psychological identity of interlocutors: identity constraints».

À travers les deux parties, les quatre sections et les vingt-deux articles, les rédacteurs et plusieurs de leurs auteurs-collaborateurs se sont efforcés à associer la matière traitée au grand thème du recueil: l'anglais comme instrument et comme objet d'incompréhension et de malentendus. Au fur et à mesure que l'anglais (sous une forme ou une autre) est acquis ou appris par des populations de plus en plus importantes et, surtout de plus en plus diverses sur le plan culturel, la fausse impression de parler «la même langue» amènerait les interlocuteurs «anglophones» à retirer des messages inexacts ou des impressions négatives de leurs interactions. Par exemple, un locuteur de l'anglais standard, en conversation avec un locuteur d'une variété non standard, portera des jugements défavorables sur ce dernier et ne comprendra qu'imparfaitement ce qu'il veut dire. Pour les rédacteurs et les auteurs concernés, cependant, les erreurs d'interprétation ne sont pas le résultat d'un manque d'intercompréhensibilité linguistique, mais plutôt des différences culturelles cachées derrière le discours des interlocuteurs.

Selon la plupart de ces auteurs, il s'agit bien de malentendus ou d'incompréhension et non pas, par exemple, de mauvaise foi. Ils ne semblent pas avoir considéré la possibilité que les interlocuteurs se comprennent bel et bien (puisqu'ils parlent des variétés intercompréhensibles), mais qu'ils ne désirent pas vraiment «communiquer», par mépris ou par méfiance. L'exception la plus frappante à cette naïveté volontaire est l'article de Loreto Todd, «Cultures in conflict: varieties of English in Northern Ireland», pp. 335-355, où nous apprenons que «*it is not so much that the communities do not understand each other's English, but rather that the differences provide a useful means of underlining a speaker's cultural affiliations*» (p. 353) et, encore plus nettement, que «*Catholics and Protestants often use language as a means of reinforcing their polarisation*» (p. 336).

Pour les rédacteurs et certains de leurs collaborateurs, qui veulent insister sur l'unité des contributions apparemment disparates, au contraire, c'est l'ignorance mutuelle des normes culturelles régissant l'interaction verbale dans des sociétés différentes qui provoquent la «*miscommunication*» (sic) en anglais. Paradoxalement, c'est le fait même que l'usage de cette langue se répande dans des pays multilingues et chez des ressortissants de communautés non anglophones qui condamnerait l'anglais au statut de véhicule de malentendus. L'auditeur n'hésiterait pas à tirer des conclusions sur la méchanceté ou l'incompétence du locuteur parce qu'il aurait l'impression de le comprendre. D'un côté, on insiste sur le fait que les différences proprement linguistiques (ou, du moins, grammaticales) jouent un rôle négligeable dans cette communication avortée. De l'autre, on conclut rapidement en faveur d'une explication purement *culturelle* de ce phénomène, au dépens, par exemple, d'éventuelles explications en termes socio-économiques. Or, comme le disent M. Saville-Troike et J. A. Kleifgen, dans un article sur le discours scolaire («*Culture and language in classroom communication*», pp. 83-102),

«the Westernization of elites in various countries and the spread of formal schooling have created an international middle class culture and school culture which, despite national differences, shares more across national borders than with traditional and working class cultures within the same country (included the U.S.)», pp. 101-102.

Il est désormais plus difficile d'entériner la supposition d'une part que les participants à ces interactions en anglais cherchent à se comprendre mais n'y parviennent pas et d'autre part, que ces échecs communicatifs soient tributaires de différences *culturelles*.

Il y a ici une tension évidente entre l'optique «pragmatique», qui attribue peu d'importance au fait que certains locuteurs qui sont obligés d'interagir en anglais standard le possèdent très imparfaitement et donc se trouvent désavantagés par rapport à leurs interlocuteurs plus «standards», et l'optique «linguistique», qui situe les obstacles à la communication (le cas échéant) au plan grammatical (au sens large): Si je ne sais pas me débrouiller dans une interaction en langue X, c'est que je ne maîtrise pas cette langue (ou cette variété). Dans cette perspective, il est invraisemblable qu'un locuteur maîtrise l'anglais standard, selon une évaluation purement linguistique, sans connaître les normes culturelles régissant l'usage de l'anglais dans la communauté linguistique par référence à laquelle il l'a appris, puisqu'on ne peut maîtriser une langue sans l'avoir employée précisément dans les divers contextes culturels qui motivent la complexité linguistique.

Le fait de postuler la divergence des normes culturelles comme facteur principal de la «pseudocompréhension» que les rédacteurs voient partout au monde anglophone semble mener à des justifications artificielles de l'inclusion de travaux dialectologiques dans le recueil. L'exemple le plus frappant est l'article de A.M. Kinloch (qui y a ajouté le nom du défunt W.S. Avis comme second auteur), «Central Canadian English and Received Standard English. A Comparison of Pronunciation», pp. 403-420. L'auteur décrit, aux niveaux phonétique et phonémique, les consonnes et les voyelles de l'anglais standard du Canada. La décision d'en faire un traitement contrastif (avec l'anglais standard de la Grande-Bretagne) cache le fait que les segments présentés sont ceux de l'anglais nord-américain standard, caractéristiques de la phonologie de plusieurs dizaines de millions d'Américains (y compris le présent auteur, qui a passé ses années formatrices très loin de la frontière canadienne). Les détails contextuels qui sont typiques du Canada (et non partagés par la plupart des régions des États-Unis), tels que le célèbre «*Canadian raising*», ne prennent pas une place importante dans cette description, puisqu'ils ont été traités ailleurs par d'autres auteurs.

L'implication que des différences aussi minimes que celles qui distinguent l'anglais canadien d'autres variétés standards (telles, par exemple, que l'anglais

américain des médias, qui est connu partout au monde) peuvent provoquer des malentendus est totalement implausible, en plus d'aller à l'encontre de la thèse principale de l'ouvrage, selon laquelle ce n'est justement pas la divergence linguistique, mais plutôt la divergence culturelle, qui entrave la communication. Les rédacteurs auraient pu motiver l'inclusion de travaux dialectologiques en invoquant le fait que ce n'est justement pas la divergence régionale, à l'heure actuelle, qui entrave la communication entre groupes anglophones, mais plutôt les conflits socio-politiques, associés à la ségrégation et la discrimination raciales et économiques, comme nous l'a rappelé l'article sur l'Irlande du Nord, mentionné ci-dessus.

L'autre article sur le Canada, «Socio-political influence on cultural identity in Canada. Implications for cross-cultural communication in English», de D. Piper, (pp. 161-183), dévoile le vrai problème «linguistique» des Anglo-Canadiens, la place qu'ils sont obligés de faire au français. Il s'agit, plus particulièrement, de

«[the] uncomfortable relationship between official French-English language policy on the one hand, and multicultural ideology, with its public insistence on the equal value of all (aboriginal, immigrant and «founding») cultures, on the other» (p. 162).

Dans l'Ouest du Canada (et dans d'autres régions aussi, sûrement), les immigrants et les peuples indigènes ont absolument besoin de l'anglais pour travailler et pour se débrouiller dans la société, plus généralement. Or, selon l'auteur, le gouvernement fédéral prône (et subventionne en priorité) l'apprentissage du français par tout le monde, au dépens de l'enseignement de l'anglais à ces groupes qui en ont tellement besoin. Il voit le rôle officiel accordé au français comme la cause d'une reconstitution du «*vertical mosaic*», où les francophones prennent leur place à côté des anglophones d'origine britannique en haut de la hiérarchie, les autres ethnies (y compris les immigrés) aux divers rangs intermédiaires et les peuples indigènes en bas de l'échelle.

Pourtant, les recensements récents montrent que dans les régions du Canada où les francophones sont absolument et relativement peu nombreux, leur assimilation linguistique à la majorité anglophone avance essentiellement au même rythme que celle des immigrants. Par ailleurs, l'image présentée des rapports entre anglophones et francophones au Canada (pp. 167-171), semble à la fois dépassée, simpliste et

irréaliste, dans la mesure où l'auteur semble assimiler la situation des jeunes Anglo-Ontariens, par exemple, à qui on impose l'étude du français à l'école, à celle des Anglo-Québécois, qui ont été obligés d'apprendre à employer le français davantage dans la vie réelle ces dernières années.

De plus, il est difficile de croire que la «*submersion*» des immigrants et des peuples autochtones dans des écoles et des milieux de travail anglophones, sans cours d'anglais (ou de leurs langues maternelles respectives), constitue un des problèmes majeurs des allophones au Canada anglais, malgré l'insistance de l'auteur dans ce sens (pp. 174-182). D'une part, leurs difficultés économiques et les obstacles raciaux et sociaux à l'intégration leur posent certainement des problèmes beaucoup plus importants que le problème «linguistique». D'autre part, ce n'est pas la disponibilité relative des cours d'anglais ou d'autres langues (par opposition aux cours de français) qui déterminera leur sort économique, ni leur niveau d'intégration sociale. Il faut espérer que le degré auquel cet auteur exagère l'importance des problèmes linguistiques comme barrières à la communication n'a pas de parallèle dans les nombreux articles de ce recueil qui traitent de la composante *culturelle* de la «*miscommunication*». En dépit de l'intérêt inhérent de la diversité des pays et des sociétés passés en revue dans ce livre, l'examen plus attentif du traitement des rares cas dont nous savions quelque chose d'avance ne nous laisse pas très optimiste.

Kathleen Connors
Université de Montréal